

Jorge de Sena

Tout ce qui est humain m'intéresse

Le présent entretien a été organisé et réalisé par Frederik G. Williams, et enregistré sur cassette vidéo à l'Université de Californie, Santa Barbara, USA, le 4 mai 1978. Il précède une lecture de poèmes de Jorge de Sena par lui-même, et par Frederik G. Williams, en anglais.

FREDERIK G. WILLIAMS : – « Dr Sena, qu'est-ce qui vous a fait quitter le Portugal pour le Brésil en 1959, puis le Brésil pour les États-Unis en 1965 ? »

JORGE DE SENA : – En 1959, j'avais déjà vécu au Portugal de longues années d'une dictature que je ne pouvais plus supporter, et je m'étais engagé dans de nombreuses activités politiques de l'opposition. Et puis je désirais changer ma vie, dès lors que je ne pouvais plus continuer à être l'administrateur et l'ingénieur technicien que j'étais, et l'écrivain et conférencier etc., que j'étais également. C'est pour cela que lorsqu'en 1959 j'ai été invité à un congrès – un congrès international – au Brésil, par le gouvernement brésilien et par l'Université de Bahia, j'ai décidé d'y aller. Une fois là-bas, j'ai reçu des propositions (j'avais déjà eu quelques contacts pour une chaire de professeur – comme ils disent – dans différents lieux), et j'ai fini par choisir São Paulo, où je me suis installé. Je suis resté là-bas, et j'ai eu de bons, de très bons moments au Brésil, et je me suis d'ailleurs fait citoyen brésilien.

F.W. : – Permettez-moi de vous poser une question : pourquoi dites-vous que vous avez quitté le Portugal en 1959 en raison de certaines activités ? Était-ce à cause de la poésie que vous écriviez ?

J. DE S. : – Non, bien sûr que non. Cela n'avait rien à voir avec la littérature. Cela avait trait à des activités politiques malséantes qui n'étaient pas du goût du Dr Salazar. Ensuite, au Brésil, où j'ai vécu de 59 à 65, il y a eu le putsch militaire de 1964 et, même si je n'ai pas été directement persécuté ni quoi que ce soit de semblable, j'ai senti qu'ayant échappé à ça une fois, je n'avais pas envie de le revivre une deuxième fois. Le fait est que j'avais reçu des invitations des États-Unis me demandant si j'aimerais venir enseigner ici, ce que j'ai finalement accepté. C'est la raison pour laquelle j'ai quitté le Brésil pour aller dans le Wisconsin. Plus tard, comme cela arrive si souvent dans la vie universitaire américaine, je suis parti du Wisconsin, où j'étais depuis six ans, pour la Californie, où je me trouve maintenant.

F.W. : – Vous avez été citoyen portugais jusqu'en 1963, vous êtes devenu brésilien, aujourd'hui vous habitez ici, aux États-Unis... Avez-vous trouvé ici ce que vous n'avez pas eu, ou qui vous a été refusé au Portugal ou au Brésil ? Avez-vous l'intention de devenir citoyen américain ?

J. DE S. : – Eh bien... je ne sais pas... peut-être. C'est possible, en effet, parce que l'une des raisons pour lesquelles j'ai conservé ma nationalité brésilienne ne vient pas seulement du fait que j'aime le Brésil, mais parce que, comme je suis

né portugais, les Brésiliens n'aiment pas beaucoup cela, et, vu que je suis né portugais, les Portugais n'aiment pas cela non plus... Pour cela, et uniquement pour contrarier les deux, je conserve la nationalité ! C'est actuellement la raison principale – je n'en vois pas d'autre pour ne pas devenir citoyen américain, étant donné que certains de mes enfants le sont déjà.

F.W. : – Vous a-t-on parfois empêché d'écrire librement dans l'un de ces pays, ou empêché de publier ce que vous vouliez publier ?

J. DE S. : – Eh bien... jamais au Brésil durant le temps où j'y ai vécu, et surtout entre 59 et 64. Mais même ensuite, d'une certaine façon, on ne m'a pas empêché d'écrire. Au Portugal c'était différent parce qu'on avait appris à écrire entre les lignes, c'était un art particulier que tous les écrivains avaient appris à développer par eux-mêmes et qui a fait que beaucoup de choses n'ont pas été écrites à partir de cette période. C'est ce que l'on a constaté au moment de la révolution au Portugal en 74. Tout le monde s'attendait à de superbes chefs-d'œuvre gardés dans les tiroirs. Et, cela peut paraître prétentieux, mais quelqu'un a dit que la seule personne qui avait quelque chose dans son tiroir, c'était moi, avec une redoutable collection de nouvelles que j'avais écrites au Brésil en pensant que je ne les publierais jamais, vu que Salazar ne mourait toujours pas. Finalement il est mort, comme vous le savez, parce qu'une chaise patriotique s'est effondrée sous lui...

F.W. : – Donc, étant donné que d'autres se sont sentis empêchés d'écrire à cause de la censure etc., mais que ceux de grand talent comme vous ont été capables d'écrire entre les lignes – comme vous dites –, la censure a-t-elle alors été une sorte d'auxiliaire, pour les écrivains ?

J. DE S. : – Non, non, je ne pense pas. La chance que nous avons eue a été que pendant très très longtemps, dès le coup d'état qui a mis Salazar au pouvoir, la censure s'est trouvée entre les mains des officiers, surtout ceux de la cavalerie, ce qui était un grand avantage parce qu'ils avaient deux pieds, et les chevaux quatre... Ce fait nous a énormément aidés pendant de nombreuses années, étant donné qu'ils ne comprenaient pas la plupart des choses que nous avons apprises à écrire à leur profit. Bien sûr, cela n'a pas empêché qu'ils coupent des choses. J'ai eu très très souvent des articles entièrement coupés, et dans deux de mes contes j'ai dû enlever deux parties qui sont maintenant rétablies dans les nouvelles éditions.

F.W. : – Vous êtes en vérité un homme de la Renaissance, intéressé par tout, et particulièrement par les choses de la créativité et de l'érudition. Vous avez été reconnu et très apprécié dans plusieurs genres d'écriture. Mais pourquoi écrivez-vous de la poésie ? Qu'est-ce qui vous pousse à écrire de la poésie ?

J. DE S. : – Eh bien, laissez-moi vous le dire. La poésie a été ce que j'ai commencé à écrire en premier lieu. Et pendant quelques années je n'ai écrit que de la poésie. Mon premier poème a été publié en 1938, il y a exactement quarante ans. Et j'ai toujours pensé que la poésie était ma création principale, même lorsque je faisais des choses entièrement différentes. Je pense que le sentiment poétique se trouve toujours derrière tout ce que j'écris. C'est pourquoi je me considère vraiment comme un poète, même quand j'écris des études d'érudition.

F.W. : – Vous sentez-vous poussé par quelque chose d’extérieur ou par quelque chose qui vient de l’intérieur ?

J. DE S. : – Je pense que je peux me sentir poussé... c’est toujours une espèce de dialectique entre l’intérieur et l’extérieur. Et je ne sais jamais comment les choses me viennent. Voyez, lorsque j’étais encore jeune, à la fin des années trente et au début des années quarante, je me suis entraîné tout seul à certaines techniques surréalistes. Mais j’ai commencé à prendre peur parce que j’ai découvert que ce n’était pas drôle du tout – c’était même très dangereux – et que je devais m’éloigner, tout en gardant le contact avec certains des pouvoirs de liberté que les techniques surréalistes peuvent nous donner. Faire cela et avoir commencé de cette manière m’a enseigné une très curieuse leçon que je n’ai pas oubliée : quand je sens que je vais écrire un poème, je me refuse à savoir ou à penser ce que le poème va être, parce que je veux qu’il soit entièrement libre de se déployer... de l’intérieur et par lui-même sans que, moi, je m’en mêle. Il arrive souvent que j’attende une chose dont je ne sais pas ce qu’elle est, et qui finalement vient. Mais il est très curieux que, soit avec la poésie, soit avec tout autre type de travail où je laisse mon subconscient construire – ou bien lorsque j’étudie quelque chose en prenant des notes et qu’elles s’organisent d’elles-mêmes dans ma tête –, toujours quand j’écris, j’écris, et j’ai très rarement la patience de réécrire quoi que ce soit de nouveau ou de faire plus d’une correction ici ou là. C’est comme ça que j’écris. Je pense que nous écrivons pour le futur, évidemment, mais nous écrivons pour notre temps. Et ce que nous écrivons doit être le moment que nous écrivons.

F.W. : – Laissez-moi vous poser une dernière question. Vous avez écrit sur les thèmes les plus variés, certains politiques, certains au sujet de l’amour, d’autres sur la culture et la musique. De laquelle de ces choses diriez-vous qu’elle caractérise le mieux votre poésie ?

J. DE S. : – Eh bien, toutes, je pense. Et même la veine satirique qui va de pair avec le ton ironique que possèdent beaucoup de poèmes de ce genre. Quant à la culture ou quoi que ce soit, j’ai toujours été contre l’idée qu’un poète, pour être important, devait être stupide ou analphabète. Je considère que, si on n’est ni stupide ni analphabète (ce que beaucoup d’entre eux sont), on doit accepter que c’est ce qui fait partie de l’être, du vivre, de l’expérience et du contact avec les êtres humains qui est essentiel pour moi. Tout ce qui est humain m’intéresse. Je dirais – quitte à choquer certains – que la nature m’intéresse si les humains ou des traces humaines sont en elle. Autrement, je ne suis pas du tout intéressé par la nature.

Dernier entretien avec Jorge de Sena, 4 mai 1978.

(D’après la traduction en anglais de Mécia de Sena, Santa Barbara. 2/5/84)

NOTE DE MÉCIA DE SENA :

En réalité, Jorge de Sena a commencé à noter des idées (ce qui ne veut pas dire faire ou écrire, évidemment) pour la prose presque en même temps que pour la poésie – la première poésie étant datée du 11/6/1936 et la première prose du mois d’août de la même année. Quant à la première publication poétique, cela a toujours été une erreur constante chez Jorge de Sena : la première fois qu’il a publié, c’est dans *Movimento*, en 1939, avec « Nevoeiro » (v. note sur ce poème dans *Quarenta anos de Servidão*).

Traduit par Séverine Rosset